

*Libretto*



SYLVAIN TESSON

VÉRIFICATION  
DE LA PORTE  
OPPOSÉE

nouvelles

*Libretto*

© Éditions Libretto / Libella, Paris, 2021.

ISBN : 978-2-36914-572-1

Né le 24 avril 1972, géographe de formation, Sylvain Tesson a sillonné l'Himalaya à pied et roulé autour de la terre à vélo. En 1999, il traverse, avec l'exploratrice Priscilla Telmon, les steppes d'Asie centrale à cheval, sur plus de 3 000 km du Kazakhstan à l'Ouzbékistan. En 2003, il retrace à pied le périple des évadés du goulag – de la Sibérie jusqu'en Inde – raconté par Slavomir Rawicz dans *À marche forcée*. Il est également l'auteur de nouvelles, très souvent situées dans les pays qu'il a parcourus, et a remporté le Goncourt de la nouvelle en 2009 avec *Une vie à coucher dehors* (Gallimard). *Dans les forêts de Sibérie*, qu'il a publié en 2011 aux Éditions Gallimard, a obtenu le prix Médicis Essai.



*À Lei*

*... on remplissait notre noble  
et unique fonction dans l'espace  
et dans le temps, j'entends le  
mouvement.*

JACK KEROUAC, *Sur la route*





UN TOMBEAU  
DANS LES SABLES ROUGES

*Myosotis: du grec, «ne m'oublie pas».*

– On dirait qu'il nage.

– On dirait qu'il vole! Regarde: ses bras sont écartés. Il se stabilise dans l'air. Il étend ses ailes. Il plane au-dessus des animaux. Il frôle les cornes des antilopes, il effleure les croupes: il lévite dans l'espace, il flotte comme un songe.

– Un chaman?

– Probablement. L'hypothèse a été forgée il y a longtemps. Ce n'est qu'une supposition. Mais elle a le mérite de distiller un peu de poésie dans ces âpres parages. C'est la représentation d'un esprit humain qui, sous l'influence de drogues végétales, s'extirpe de la chair pour accomplir un voyage en suspension dans les sphères de la supra-conscience. Tu comprends? Il pénètre dans l'âme des animaux qu'il survole. Il choisit sa proie. Il s'immisce en elle, la possède, l'envoûte. Et, quand il s'y est fondu, il peut y puiser sa force, lui expliquer les raisons de sa chasse, lui demander pardon, lui dire son estime... C'est comme la photographie des visions d'un artiste en état second, des hallucinations qui hantaient sa transe. C'est une projection sur écran de la psyché altérée d'un chasseur néolithique.

Ils étaient debout devant la muraille, l'œil rivé aux gravures rupestres qu'ils avaient découvertes dans une grotte du plateau de l'Oustiourt, au centre de ce vaste socle qui sépare la mer d'Aral de la Caspienne. Oxanna livrait ses

explications à Dima pendant qu'il photographiait et prenait des relevés.

– Qu'en penses-tu? demanda-t-il.

– Que c'est un site majeur, répondit Oxanna. Certes, ce n'est pas la première découverte de représentations chamaniques dans l'Oustiourt, mais ce qui m'intrigue ici, c'est que nous sommes juste à côté d'un grand centre de culture zoroastrienne. Il y a eu ici la superposition extraordinaire de deux époques d'épanouissement artistique. Des chasseurs qui voyageaient dans leurs rêves, puis plus tard des bâtisseurs de cité qui adoraient le soleil... du beau monde! Presque au même endroit!

Elle était émue de se tenir avec lui au fond de la grotte, dans la sombre fraîcheur. L'instant concentrait les deux ingrédients nécessaires et exactement suffisants à son bonheur : la découverte scientifique et la présence de l'homme qu'elle aimait. Il s'aperçut qu'elle s'était rapprochée de lui et qu'elle lui tenait le bras. Il eut un gentil mouvement pour se dégager.

– Il est temps d'y aller, j'ai relevé la position de l'abri. Sacha nous attend à la voiture.

Elle se sentait ridicule. Une fois encore, il l'avait repoussée. Et, même s'il y mettait une délicatesse extrême, chacune de ses rebuffades lui était un coup au cœur. Elle resta un moment, seule, devant la danse ésotérique qui s'appropriait la paroi. Le sol millénaire qu'avaient foulé les pieds nus d'un artiste accueillit une larme, aussitôt bue. Ce sable avait été lavé par les eaux de l'océan aux époques oubliées, quand Caspienne et Aral appartenaient à la grande mer originelle. Puis les forces souterraines avaient soulevé le socle, et le plateau de l'Oustiourt naissant avait quitté le fond des eaux pour accueillir la vie terrestre et les Hommes.

Oxanna essuya ses paupières et sortit de la grotte, laissant le chaman à la lévitation qu'il avait entreprise six mille ans auparavant.

Ils reprirent la route. Ils quittèrent les ruines de Belev. Ils ne parlaient pas. Sacha conduisait vers le sud-ouest, la Caspienne, dans la direction de l'escarpement d'Uval Muzbel qu'ils avaient décidé de fouiller.

– Il y aura peut-être des traces rupestres dans les éboulis, au pied des talus... avait dit Oxanna.

Depuis plus d'un mois, les trois Russes naviguaient de versants de grès en dépressions salées, roulant sur les glaciés, défrichant leur itinéraire dans des horizons vierges. Ils exploaient le moindre bombement, décortiquaient chaque anomalie du relief, traquaient la moindre cavité, la plus étroite caverne qui aurait pu abriter les ardeurs artistiques d'un sculpteur ou d'un peintre. Ils collectaient les fossiles qui reposaient – privés de leurs eaux – à ciel ouvert. Ils dessinaient, cartographiaient, relevaient et annotaient. Ils lisaient les signes que l'Oustiourt disposait sous leurs yeux. La région qui avait autrefois servi de voie d'accès au tzar pour conquérir les terres du sud excitait à présent la curiosité des Soviétiques. Les commissaires des Politburos avaient la passion d'étudier leur territoire. Ils aimaient par-dessus tout les leçons de choses, les classifications, les études. Ils auraient mis leur Union dans un musée...

La Lada des trois Russes forçait les pentes vers l'inconnu. Le comité d'exploration scientifique de Tachkent avait fourni le véhicule. Chaque république de l'Union contribuait à la progression des connaissances, mais c'était toujours Moscou qui, la première, recevait et traitait les informations.

Ils sillonnaient à présent une zone de dépressions salées dont le sol croûté et parfaitement lisse offrait aux pneus de Sacha le velouté d'un tarmac. Les basses cuvettes se succédaient en chapelet. Entre deux effondrements, ils regagnaient le plateau en s'y juchant à coups d'accélérateur. L'Oustiourt, vieille carapace rabotée depuis des siècles par les vents des steppes, déroulait sous le ciel sa surface brûlée. Parfois la

Lada traversait un champ de broussailles sèches poussées à hauteur de cheville. C'était à cette pauvre couverture que les troupeaux sauvages d'antilopes et de chameaux devaient la vie. On voyait les bêtes en sursis divaguer dans le lointain. L'hiver, quand par malheur la pluie tombait sur le plateau, il suffisait de quelques jours de gel pour qu'une gangue de glace interdît aux animaux d'accéder à leur pitance. Les cadavres jonchaient alors le sol.

Oxanna somnolait, doucement écrasée par la vibration du désert à laquelle faisait écho le vrombissement du véhicule. À chaque chaos, un tintement : les bouteilles de vodka (que Sacha vidait à petits coups chaque fois qu'il faisait le plein d'essence) cognaient contre les bidons de carburant. Dans son demi-sommeil, elle rêvait de Dima qui, lui, restait silencieux, fixant du regard le vide immense.

Ils s'étaient connus au laboratoire de paléontologie de Tachkent. Il était géologue, elle archéologue, spécialiste de la préhistoire du Kyzylkoum. Quand les crédits avaient été débloqués pour mettre la « mission Oustiourt » sur pied, on les avait envoyés mener l'expédition exploratoire dans la partie centrale du plateau. Elle était pour quelque chose dans leur association : elle avait beaucoup insisté auprès du chef du département de recherche pour que le géologue l'accompagnât. Cela faisait un an – depuis que Dima avait rejoint l'équipe du professeur Chichkine – qu'elle en était tombée amoureuse. Mais elle n'avait jamais reçu, en retour, qu'une cordiale indifférence. Elle avait manigancé sa venue en pensant que les solitudes de l'Oustiourt seraient propices à leur rapprochement. Elle croyait que les changements de décor influent sur le cours des choses. Erreur. Il était resté le même à son égard. Ses sentiments n'avaient pas plus varié que le drapé des pierriers sur les versants de l'Oustiourt. Elle souffrait de le sentir à la fois si proche et inaccessible. Et elle n'arrivait pas à goûter pleinement le succès de la mission.

Jusqu'alors, ils avaient identifié un paléolac, retrouvé la trace de l'ancien cours de l'Amou-Daria (du temps où il préférait le creuset caspien pour déverser ses flots), découvert un site zoroastrien inconnu, cartographié les limites d'un graben jamais identifié jusque-là, inventé un pan d'abri couvert de gravures chamaniques...

L'Uval Muzbel approchait. Ils décrivèrent une large courbe et contournèrent la muraille abrupte pour aborder au pied de l'escarpement. La falaise était fichée dans le sol comme un rempart. Ils évitèrent une saillie qui s'avancéait sur le glacié comme l'angle d'une étrave. On distinguait sur la paroi le dessin des couches, étagées comme une pile d'assiettes témoins du festin des millénaires. Chaque strate disait que les âges lointains avaient patiemment attendu leurs heures pour superposer leurs traces. Dima louchait sur le feuilletage de ce livre fossilisé à ciel ouvert. Pas besoin de creuser, de fouiller, de déblayer pour comprendre le passé. L'explication était là, immédiatement accessible, rangée soigneusement, disposée pour le lecteur sur le rayonnage de la géologie. Les pages de la sédimentation promettaient des découvertes. Ils passèrent au pied d'un éboulement. Un pan entier de roc s'était effondré et l'empilement des débris constituait une rampe d'accès naturelle sur le revers de la falaise, une sorte de gradin arasé qui balafrait la face en diagonale.

– Tu crois que nous pourrions monter ? demanda Oxanna à Sacha.

– Et pourquoi pas ! répondit-il en enclenchant la première.

La Lada s'engagea sur le biseau et cahota à faible allure. Ils avaient l'impression de s'enfoncer dans le corps même de la paroi. Ils s'élevèrent par paliers. Ils atteignirent le faite du talus. Ils passèrent devant l'entrée d'une cavité creusée dans la falaise par l'érosion des ans, des vents et des froidures, juste sous le crêt sommital.

– Une tanière de loup ou de renard, dit Sacha en s’arrêtant sur le seuil. Il y a même encore les carcasses d’antilopes qu’ils y ont traînées.

La Lada se rétablit sur le revers.

De là-haut, l’Oustiourt se livrait. Les secrets de la topographie capitulaient sous la perspective. Les Russes identifièrent quelques reliefs majeurs qu’ils portèrent sur leurs cartes, photographièrent méthodiquement le panorama, repérèrent à l’horizon une ligne bleue qui ne pouvait correspondre qu’au liseré lointain de la mer Caspienne. De nouveau, Oxanna ressentit cet envahissement de bien-être, cette sensation de langueur heureuse qu’elle avait éprouvée tantôt, devant les gravures. Une fois encore : ce double bonheur d’un paysage à la beauté originelle et de l’homme à ses côtés. Et de nouveau Dima brisa l’enchantement, sentant confusément que naissait un silence ambigu et voulant à tout prix éviter une explication ou, pis encore, une question.

– Sacha nous attend, il faut redescendre, la nuit tombe, dit-il.

À la voiture, mauvaise surprise : un pneu crevé.

Sacha et lui mirent du temps à changer la roue.

Elle les laissait travailler, regardant la nuit touranienne gagner du terrain sur les flancs orientaux du plateau. Le balcon où ils se trouvaient, posté vers l’ouest, résista jusqu’au dernier moment. Et puis la nuit s’abattit comme un sabre. Le vent se leva, enfin délivré. Il avait attendu toute la journée pour prendre sa part au jeu des éléments.

– On va devoir dormir ici, constata-t-elle.

– Non, dit Sacha. Nous serons mieux sous l’escarpement. Je connais ce vent-là. Il annonce une nuit glacée. C’est l’Oustiourt : fournaise le jour et hiver la nuit.

– Tu ne comptes pas redescendre maintenant ?

Il lui sourit de toutes ses dents.

– Ayez confiance : je peux rebrousser chemin sans aucun danger.

– En pleine nuit ? Par la vire ?

– Les phares sont puissants, et j’ai fait Stalingrad.

La Lada se dirigea vers le débouché de la rampe. Sacha semblait sûr de lui. Les phares fouillaient la nuit. Jusqu’au moment où la jeune femme s’étonna :

– Pourquoi roulons-nous depuis si longtemps ? Ne devrions-nous pas être déjà dans l’affaissement ?

Sacha ne répondit pas. Ils errèrent encore un moment dans le vent. Le Russe murmura :

– Je cherche, je cherche...

Et ils comprirent qu’ils étaient perdus.

Le bouitoir des rafales faisait vibrer la carrosserie.

– Sacha, arrêtons-nous ! Nous trouverons la sortie demain, en quelques minutes. Ne prenons pas le risque de...

Ils tombèrent. Longeant les abords de la falaise à la recherche de la ligne de faiblesse, ils avaient frôlé plusieurs fois le crêt jusqu’au moment où le sol se déroba sous les roues.

Il est rare que les flancs des vieilles falaises sédimentaires soient parfaitement verticaux. Les siècles d’érosion, l’acharnement des vents à raboter les roches, modèlent les angles, émoussent les rebords. De loin, les tranches de paroi donnent l’illusion d’être coupées au cordeau, mais elles se délitent en une série de paliers érodés.

Ils rebondirent. De vire en vire. À chaque étage de leur chute, ils subirent les effets d’un tremblement de terre. Et puis ce fut le silence. La Jeep s’était stabilisée au pied de la falaise.

Le véhicule était retourné, les vitres pulvérisées, le matériel éparpillé. Le jour et la chaleur réveillèrent Dima. Ses yeux s’ouvrirent sur un champ de bataille. Ceux de Sacha s’étaient définitivement fermés. Le Russe s’était fracassé le crâne contre une pierre en saillie qui avait pénétré dans l’habitacle. La géologie lui était définitivement rentrée dans la tête.

La jeune femme vivait encore. Dima sortit par le pare-brise béant. Il entreprit de déloger Oxanna. Il arracha ce qui restait de la portière et tira doucement le corps blessé. La douleur la réveilla. Elle hurla. Il l'allongea sur le sol. Elle s'évanouit. Il estima qu'ils avaient chuté d'une soixantaine de mètres. Les impacts avaient ralenti la Lada qui s'était arrêtée sur le talus d'éboulis du pied de la falaise. La courbe de la chute avait épousé le profil du versant. La Lada avait en quelque sorte atterri en douceur après le dernier rebond. Dima se signa trois fois. Au cas où la Force Supérieure qui avait orchestré ce miracle serait encore disposée à les secourir.

Une partie du chargement avait été expulsée et perdue lors de la chute. Semée au vent nocturne. Il restait quelques litres d'essence, des bidons d'eau, une caisse de vivres. Échantillons, carnets de relevés, photographies : tout leur travail s'était envolé.

Dima était indemne. Pas une écorchure. Il se trouvait simplement naufragé au pied d'un talus, au cœur de l'Oustiourt inconnu, au côté d'une agonisante et d'un mort.

Il songea à l'abri qu'ils avaient repéré lors de la montée. S'il réussissait à y transporter la jeune femme, au moins pourrait-il lui épargner une mort de bête solitaire. Il fallait retrouver la naissance de la rampe qui les avait conduits au sommet.

Il eut besoin de la journée entière pour le trajet. Sous le ciel chauffé à blanc, il porta Oxanna, comme un sac, jusqu'à la cavité. La douleur la réveilla souvent. Quand elle comprit qu'il la transportait sur ses épaules, elle balbutia des remerciements et quelques mots amoureux qui l'exaspérèrent. Que croyait-elle ? Qu'il s'épuisait à charrier son corps pantelant pour la séduire ? Elle, dans sa demi-conscience, prenait sa sollicitude pour de la tendresse et ne se lassait pas de sentir sur son ventre le roulis des épaules de Dima. Il lui aménagea une couche sur le sol. Elle avait le bassin fracturé mais pas d'hémorragie. Simplement une incapacité totale à faire



le moindre pas. Elle ne pleura pas, parce qu'il s'occupait d'elle et qu'elle ne désirait rien d'autre. Il effectua encore plusieurs allers et retours pour rapporter ce qui pouvait être sauvé : les bidons d'eau, la nourriture, et des lambeaux de tissus qu'il put récupérer.

Puis il dégagea Sacha de son cercueil de métal et l'ensevelit sous des pierres, à quelques mètres de l'épave. Il se demanda avec quoi il pourrait constituer une croix puis, se souvenant subitement que Sacha était un athée féroce, il se contenta d'empiler les blocs pour protéger le corps des charognards. Il déversa l'essence sur la voiture, jeta une allumette. Il espérait qu'on remarquerait la fumée. Il savait que la ville industrielle de Novy Ouzen, qu'ils auraient dû rejoindre le surlendemain, puisque leur mission s'achevait, n'était qu'à trois jours de marche de l'escarpement – à cent kilomètres tout au plus. C'était un centre d'exploitation d'hydrocarbures. Il passait parfois des équipes d'ingénieurs, au loin, à l'autre bout du glacier. Ils vadrouillaient dans les étendues pour inspecter les structures de forage et vérifier les gazoducs qui striaient la steppe. Il n'était pas impossible qu'on remarquât la colonne de fumée.

En revenant à l'abri, il réfléchit : il avait sauvé du désastre quelques cartes et une boussole. En se chargeant d'un bidon d'eau de dix litres, il pouvait tenir trois jours : suffisamment pour atteindre l'installation de Novy Ouzen. Il laisserait à la jeune femme de quoi survivre ainsi qu'un fusil contre les loups : il reviendrait la chercher avec des secours au soir du quatrième jour. Elle aurait amplement de quoi attendre jusque-là. Il y avait des vivres et de l'eau pour une semaine.

Elle était allongée sur deux peaux de saïgas moelleuses, quoiqu'un peu sanguinolentes.

- Qu'en penses-tu ? lui demanda-t-il.
- Que tu m'abandonnes, comme toujours, plaisanta-t-elle.
- Ce ne sera pas trop dur ?

- Non, mais je ne serai pas heureuse, car tu ne seras pas là.
- Je reviendrai avec les secours et...
- Tu pourrais m'en donner d'autres.

Elle ne s'embarrassait plus des convenances. Elle allait droit au but. Elle était comme l'Oustiourt : nue et directe.

- Je ne te l'ai jamais dit, reprit-elle, mais je te...

- Si, tu me l'as dit. Et je t'ai répondu. Je suis désolé. Je tiens à toi et je te sauverai. N'aie pas peur de...

- Peur? Mais qui a parlé de peur? Je n'ai aucune peur, ce que j'éprouve est bien pire : une peine immense.

Il la fit dîner et l'obligea à boire, disposa le matériel en arc de cercle autour d'elle, de manière qu'elle n'ait qu'à étendre les bras pour se saisir de ce dont elle aurait besoin. Il la borda avec une bâche de toile cirée et creusa un trou près d'elle dans lequel il se blottit.

Elle ne dort pas, goûtant les heures nocturnes passées à ses côtés. Sa présence lui faisait oublier les élancements de la fracture. Elle redoutait les premiers rais de lumière qui sonneraient la séparation. Saurait-elle supporter l'immense solitude?

- Quatre jours. Je ne te demande que quatre jours. Je reviens avec le médecin du poste, on aura de la morphine et tu seras ramenée sans douleur à Novy Ouzen. De là, il y en a pour quelques heures par la piste jusqu'au port de Schevshenko. Un bateau t'évacuera vers Astrakhan...

- Les loups? questionna-t-elle.

- Ils ne t'attaqueront pas tant que tu leur montreras que tu es vivante! Le fusil est à ta droite. La crainte l'emporte sur la faim chez les loups. Si tu vois un mufle, tire. Les autres ne viendront plus. D'ailleurs, rien ne nous dit qu'il y en ait encore dans les parages.

- Tu ne m'oublieras pas?

Il l'embrassa sur le front, lui sourit gentiment, rétablit la toile sur son corps et sortit de l'abri.

Il portait le bidon en bandoulière et, à la main, le baluchon qu'il s'était préparé, rempli de boîtes de sardines. Il descendit la rampe, gagna le pied de la muraille où les cendres de la Lada fumaient encore. La vue de l'immense étendue, vrombissante de chaleur, noyée dans la vibration de l'air, le découragea un instant. Il régla la boussole, prit le cap, se fixa le repère d'une petite éminence et se lança tête baissée.

– Si j'abats cinquante kilomètres aujourd'hui, je serai à la moitié du chemin. Je peux faire le trajet en deux jours.

Mais le sable de l'Oustiourt retint chacune de ses foulées. Au soir tombant, après seulement trente-cinq kilomètres, il arriva en vue d'un pinacle rocheux sculpté par l'érosion. Il bivouaqua au pied du monument élevé par le vent à la gloire du vide. Le froid l'empêcha de dormir. À l'aube, il reprit la marche. Au soir de ce deuxième jour, il avait parcouru quarante-cinq kilomètres. Il gagna le rebord d'un dernier escarpement avant Novy Ouzen. Du sommet, il distingua le tapis de lumière de la ville encore éloignée de quinze ou vingt kilomètres.

– Trois heures ! Trois heures ! se répéta-t-il.

Il décida de continuer. S'il atteignait son but dans la nuit, il pourrait être de retour à la grotte le lendemain soir. Oxanna n'aurait ainsi que trois jours d'attente. Mais il y avait le dernier obstacle... Le talus accusait une centaine de mètres de dénivelé : un versant abrupt interrompu par des ressauts verticaux. Il savait que ce rempart se déroulait au nord et au sud sur des dizaines de kilomètres et qu'il aurait été trop long de le contourner. Il décida de marcher à l'estime, droit vers les lumières, et de forcer un à un chacun des paliers qui piégerait sa route. Il désescalada le crêt qui ourlait le rebord du versant, puis ce fut un gymkhana dans les blocs en vrac du pierrier croulant. Soudain, une rupture de pente brutale. Un décrochement plus haut que les autres correspondant à une couche dure que l'érosion n'avait pu mordre ajoutait

une marche géante à l'escalier géologique. La nuit le privait du sens de la perspective. Il longea le rebord, pensant que la falaise finirait par s'abaisser progressivement. Mais il se rendit vite compte qu'elle filait dans la nuit, régulière, opposant la herse de sa verticalité. Il entreprit donc d'escalader à rebours la section rocheuse. Quelques mouvements. Ses pieds tâtonnaient, en quête de prise. Il descendit trois mètres. Tout à coup, sa prise de main céda. Il décrocha. Il eut le réflexe de s'écarter de la falaise et de sauter, au jugé, se disant qu'il ne devait plus être très loin du sol. Cinq ou six mètres? Mais dans l'obscurité...

Quand il se réveilla, il faisait encore nuit. Il porta une main à sa tête. Du sang. Il fit un pansement de son foulard. Douleur dans la nuque et à la cheville droite. Il se leva, s'éloigna, moitié marchant, moitié rampant, dans le cône d'éboulement qui menait au bas du talus, puis prit pied sur le glacis où venait mourir la pente. Il se traîna vers les lumières des usines. Scintillements de lucioles. Feux follets à l'horizon. Les brûleurs au sommet des cheminées dansaient comme des flammes de bougie. Étoiles devant les yeux. Il tituba. Il avança encore un peu. Il s'écroula sur les cailloux, évanoui.

– Amnésie partielle, camarade Leonid Mikhaïlovitch.

– C'est-à-dire, docteur?

– C'est-à-dire qu'il ne se souvient pas des événements des dix derniers jours. Rien. Le trou noir. Le désert. En revanche, tout ce qu'il a appris, éprouvé, vécu auparavant est intact.

– C'est ennuyeux, cette histoire, dit Leonid Mikhaïlovitch, car ils étaient trois. Il y avait avec lui la jeune archéologue Oxanna Nebesky et un chauffeur de Kazan, Sacha-je-ne-sais-quoi. C'était une équipe du laboratoire d'Anatoli Chichkine.

– Ouais. Je sais. Le professeur... D'ailleurs, il a télégraphié ce matin, de Tachkent, pour savoir si les recherches avançaient.

– Normal qu'il s'inquiète. La fille était son élève préférée. Elle était devenue son assistante ou quelque chose comme ça.

– En fait, expliqua le médecin en fouillant dans un dossier, le patient se souvient parfaitement du début de la mission. Il dit qu'ils ont même fait des découvertes importantes dans l'Oustiourt central. Il parle d'un site rupestre et de traces zoroastriennes. Mais après, rien ! *Nitchevo!* Il est incapable de comprendre comment il s'est retrouvé sans connaissance à quelques kilomètres de l'installation... Il est mortifié à l'idée qu'il est peut-être arrivé quelque chose à la petite Nebesky et au chauffeur.

– Comment ça «peut-être arrivé quelque chose!», dit Leonid Mikhaïlovitch. Évidemment, qu'il leur est arrivé quelque chose! Sinon, on ne l'aurait pas retrouvé à demi-mort, seul, à quelques kilomètres de Novy Ouzen avec le crâne défoncé! Il sait que la police enquête?

– Il a reçu ce matin la visite d'un commissaire du KGB d'Astrakhan. On l'a interrogé, mais il semble au-dessus de tout soupçon. Il ne peut pas simuler son amnésie, je suis catégorique. Je l'ai confirmé au commissaire. La seule façon de lui faire recouvrer la mémoire serait de lui infliger un choc mental violent.

– Merci, docteur.

Leonid Mikhaïlovitch, le chef de l'exploitation pétrolière, sortit soucieux. Trois jours auparavant, une équipe de techniciens qui rentrait vers la base avait découvert le corps. On l'avait transporté auprès du médecin, qui avait diagnostiqué un traumatisme crânien responsable de l'amnésie, la rupture d'une cervicale et l'arrachement des ligaments de la cheville. Leonid rentra dans son bureau et demanda à son

secrétaire si l'on avait des nouvelles de l'équipe de secours qui avait été envoyée le jour même de l'arrivée du blessé.

– Rien, chef. Mais les indications que nous possédons sont tellement vagues que les types ont l'impression de rechercher un grain de sable dans les dunes du Kyzylkoum...

#### SEPT ANS PLUS TARD.

Comme tous les soirs avant de fermer le laboratoire, Dima regarda la photo de la jeune femme. On la voyait, en tenue militaire, brandissant une fibule scythe. Il se souvint combien elle l'avait aimé et comment il avait été contraint de lui opposer froideur et indifférence pour qu'elle comprît qu'il ne voulait pas d'elle. Il soupira. Toute la journée, comme cela lui arrivait à certaines périodes de l'année, il avait tenté de reconstituer le fil des événements. Mais il butait sur le vide. L'anniversaire de naissance de la jeune femme approchait. Il organiserait comme toujours depuis sept ans une cérémonie au laboratoire, à laquelle seraient conviés les vieux parents de la disparue. Ils avaient eu bien du mérite à accepter de le revoir sans lui reprocher quoi que ce soit.

– Professeur, demanda sa secrétaire, votre élève Volodia Grossman qui a conduit l'expédition d'Afrique voudrait vous parler. Il arrive directement de l'aéroport.

– Je ne vous embêterai pas longtemps, dit Grossman en passant la tête par la porte.

Il était hirsute, sale et souriant.

– La mission a été bonne? questionna Dima.

– Au-delà des espérances, c'est pour cela que je n'ai pas pu attendre demain pour vous voir. Je voulais vous montrer les Polaroid.

– C'est gentil, Volodia, il ne fallait pas, soupira Dima.

L'autre déposa sur la table une pochette remplie de photos.

– Nous avons isolé un site majeur de peintures rupestres. Une chance que les Libyens nous aient donné carte blanche... Regardez, voilà les clichés ! Là, des têtes rondes. Là, un groupe animalier magnifique. C'est sur le contre-fort méridional de l'Agouakhane. Personne n'y avait mis les pieds avant nous ! Des conditions d'accès très dures ! Ivan Kalmikov a même attrapé une insolation ! Et là, regardez ! Un nouveau mystère : un groupe d'hommes dansant avec des excroissances aux coudes et aux genoux ! J'ai déjà des hypothèses... Et puis ça ! La plus belle peinture, à mon sens. Regardez ! C'est une femme couchée dans une grotte, en haut d'une falaise, là, voyez : ils ont représenté une voûte au-dessus d'elle et là, sur son flanc, cette entaille : on dirait qu'elle est blessée au bassin. Professeur ? Dima ! Vous... Il y a un problème ?

Le géologue s'était levé. L'air hagard, il traversa la pièce, surgit dans le bureau de son assistante qui s'apprêtait à partir. Elle recula, effrayée par l'expression de son visage.

– Quand part le prochain vol pour Astrakhan ?

Les pièces manquantes au puzzle des événements de l'Oustiourt s'étaient ajustées dans son esprit. Tout avait rejailli en lui, parfaitement préservé, émergeant de la nuit.

Il décolla le lendemain. Il avait prévenu de son arrivée les autorités locales qui l'attendaient sur la piste d'atterrissage. Il exigea de partir sur-le-champ. L'officier du KGB protesta que le voyage avait dû le fatiguer et qu'il valait mieux attendre le jour suivant. Mais le regard de démente qu'il obtint en réponse cloua ses réticences. Le convoi s'ébranla. Les véhicules de la Milice ouvraient la marche. Dima ordonna de prendre la direction de l'escarpement de l'Uval Muzbel... Il retrouva sa route à travers l'Oustiourt. Il guida la caravane de Jeep à rebours du chemin qu'il avait parcouru à pied. La falaise s'éleva dans le lointain.

– Voilà le mausolée, pensa-t-il.

À la jumelle, il retrouva la tache noire laissée par la voiture brûlée. Il n'eut aucun mal à débusquer la rampe. À certains endroits, protégées des rafales, les traces des pneus étaient encore visibles. Personne n'était donc passé en ces lieux après eux. Il invita les officiers à le suivre jusqu'à la grotte. Il ordonna que les voitures s'arrêtent à distance et qu'on le laisse aller. Les kagébistes n'osèrent pas protester. Les membres du convoi, immobiles dans le silence, le regardèrent marcher vers le seuil de l'abri.

Il rentra.

Elle était là.

Elle attendait, endormie.

Son visage parcheminé était tourné vers le plafond.

Les vêtements, conservés, flottaient autour de son corps que sept années de sécheresse avaient momifié. Les loups n'étaient jamais venus. Ils avaient dû désertter la région.

Combien de temps avait-elle attendu? Combien de jours avait-elle tenu? Il toucha sa joue, ses doigts rencontrèrent la surface d'un cuir craquelé. Le parchemin de ses paupières recouvrait le vide des orbites. Elle n'avait pas dû accomplir le moindre mouvement car elle reposait exactement dans la position où il l'avait laissée. Elle n'avait pas épuisé les vivres : on n'a pas faim quand la soif torture. Il lui couvrit le visage de son chapeau. Il détacha le collier de perles qu'elle portait autour du cou. C'était la seule chose qu'il emporterait d'elle. Il fallait à présent convaincre les kagébistes, obsédés par la procédure, de la laisser reposer là, dans la sépulture naturelle où il l'avait déposée et où la mort l'avait cueillie. C'est en se retournant pour sortir qu'il vit le message. Elle l'avait gravé avec son couteau sur une pierre qui affleurait près d'elle.



*Tu n'as sans doute pas réussi à atteindre Novy Ouzen à temps pour me sauver. As-tu pu au moins te tirer de la longue traversée? Je haïrais l'Oustiourt s'il t'avait fait du mal. Je regrette que tu ne sois pas revenu...*

*Je pars en faisant le simple vœu que tu ne m'oublies jamais et me conserves une place dans ton esprit que j'aime.*

*Adieu, amour manqué, puisses-tu toujours te souvenir de moi.  
Oxanna.*

## OSSIP, GARDIEN DE ZOO

*L'alcool est un médicament pas encore au point.*

MIKHAÏL BOULGAKOV

*Le Maître et Marguerite*

– Comme ça, on t'a encore ramassé ce matin endormi dans la cage aux singes ?

– Oui, chef. Mais ça n'arrivera plus. Je me suis laissé déborder par cette bouteille.

– Et si un jour un gorille t'assomme ou qu'un fauve t'arrache le ventre, hein ? Qui ira prévenir ta Matriona ? Et comment me recevra-t-elle, ta pauvre femme ? Qui devra répondre aux questions de la Milice ?

– Pardon, chef. On a fêté l'avancement d'Irina, hier. Vous savez ce que c'est : il y a toujours un verre qui suit le dernier.

– Et si on ne t'avait pas trouvé ? Imagine le scandale : le public te découvrant couché dans la paille, cuvant ton vin sur la panse d'un macaque. Il m'en coûtait ma place ! Et les néocommunistes du syndicat ! Ils auraient été capables de m'accuser de mettre mes employés en cage !

– Hélas, chef... je le jure, j'arrête, pleura Ossip.

– « J'arrête ! » Tu n'as que ce mot-là à la bouche quand elle n'est pas pleine d'alcool. Voilà dix ans que tu me serines ça, dix ans que je te laisse racheter ta conduite et dix ans que tu trahis ma confiance. Tu es encore pire que Nikolaï Lobatchevsky, mon fils incapable que j'ai renié.

– Chef... chef... je suis un bon gardien !

Le directeur secoua la tête, se pencha sur un tiroir d'où il extirpa un dossier estampillé « OSSIP » en grosses lettres

rouges, ce qui présageait les pires foudres. Avec une délectation qui lui restait de l'époque où il dirigeait le bureau du KGB d'une bourgade de Sibérie, il tourna les pages une à une.

– C'est accablant, Ossip : en 1992, tu laisses s'envoler de leur cage quatorze aras du Brésil sous le prétexte qu'ils t'empêchaient de dormir.

– Ils jacassaient horriblement !

– Mais qu'est-ce que tu faisais dans leur volière ? Le conseil d'administration accepte alors de te garder car tu réussis à les capturer tous. Mais quelques mois plus tard on te retrouve dans la cage aux chevaux de Prjevalski en train de seller un étalon. Aux gardiens qui t'arrêtent, tu expliques que tu t'apprêtes à chevaucher vers la Mongolie à la demande du cheval qui veut revoir sa steppe natale.

– Il m'avait semblé... enfin... le cheval...

– Tu étais ivre, Ossip ! Tu venais juste d'avaler cinq cents grammes<sup>1</sup>, voilà la vérité ! Et au début de l'année 1993 : tu passes deux mois à l'hôpital militaire pour une morsure à la hanche infligée par une femelle hippopotame que tu essayais d'embrasser en criant : « Matriona ! Matriona ! »

– J'ai confondu chef, c'est tout...

– Et en 1994 : libération d'un lion que tu voulais installer sur le piédestal d'entrée du zoo à la place de la statue démolie par une émeute en 1991 !

– Je croyais bien faire... les visiteurs regrettaient la sculpture...

– En 1995 : tu verses cinq litres de vodka dans la ration quotidienne des rhinocéros.

– Ils crevaient de faim, directeur ! J'avais lu dans une revue scientifique que la vodka contenait autant de calories que le saindoux. C'était pour les sauver.

1. En Russie, on compte l'alcool en gramme. (Un petit verre correspond à cinquante grammes.) *(Toutes les notes sont de l'auteur.)*

– Tais-toi! Tu te défendras après, ivrogne. Tu cherchais des compagnons de beuverie, voilà le fond des choses. La suite : 1996, décembre. Tu repeins les deux éléphants du Bengale aux couleurs de l'Ukraine. Bleu et or! Cent quarante mètres carrés de peinture sur les pauvres bêtes. Qu'est-ce qui t'as pris? Tu ne supportais plus de les voir roses?

– Aïe! Aïe! Ne vous moquez pas, chef. J'étais un peu gris, je trouvais les éléphants tristes dans leurs habits de poussière. En bon patriote, j'ai voulu les pavoiser.

– À présent, 1997 : tu lâches un anaconda dans le Dniepr.

– Il était en laisse, chef! Je lui faisais prendre l'eau, il avait besoin d'exercice. Rendez-vous compte... son vivarium! Deux mètres sur un : l'enfer.

– Et tu ne pouvais pas prévoir la terreur des baigneurs devant un serpent de cauchemar descendant tranquillement le fleuve?

– Ma tête, chef. Ma pauvre tête me faisait si mal! Je ne m'apercevais de rien, j'avais le cerveau comme une méduse.

– Et l'hiver 1998! Tu disparaissais pendant trois jours, on te retrouve dans les pattes d'un kodiak d'Alaska qui hibernait aussi profondément que toi.

– C'est que ça vous assomme, ces nouvelles vodkas. Rien à voir avec les anciennes distillations de l'Union. Vlan! C'est un coup sur le front et vlan! un autre sur la nuque, et vous vous retrouvez dans la fourrure d'un ours.

– Assez! Tu déshonores ce zoo. Tout le monde se tient dignement ici. Pas un employé à la dérive. Mais toi, l'ivrogne perpétuel, non seulement tu es une honte publique, mais en plus un danger. Qui a laissé un puma pénétrer dans les bureaux en 1999?

Ossip bondit, la main sur le cœur.

– Chef! Par saint Séraphin de Sarov! Je le jure! Le système de réchauffement de sa cage était à plat. Il en allait de sa survie.

– Et la survie de la petite Petrouchka Ivanovna qui s’est retrouvée face à lui? Une stagiaire de dix-neuf ans!

– Est-ce ma faute si le Gouvernement nous coupe les crédits?

– Tu étais saoul à mourir, Ossip! Tu ne savais pas ce que tu faisais! Un puma dans un bureau! Avec une jeune Ukrainienne! On a dû déranger l’armée pour le capturer.

– Chef, je vous en supplie, épargnez-moi! Ma tête va éclater comme un vitrail...

Ossip se pencha légèrement en avant et, d’une main, avec un geste lent, s’agrippa au coin du bureau qui tanguait comme un cargo dans l’océan de ses vapeurs.

– Voilà que tu as maintenant des faiblesses de femme et qu’il faudrait te ménager! Et le voisinage! Tu l’as ménagé, le voisinage, lors du concert sauvage au début de l’année 2000?

– Oh non, murmura Ossip, pas ça...

– Trois guitares électriques, des enceintes, une batterie, un chaman sibérien avec une guimbarde acoustique: vous avez fait un raffut d’enfer devant des bœufs musqués innocents.

– Ils dépérissaient, chef. C’était pour leur bien. Ils s’étio-laient comme des feuilles d’automne. Eux, si gros, si puissants et si tristes. On a voulu leur faire une petite fête.

– Et une fois de plus la Milice a dû intervenir. On vous entendait jusqu’à la place Pouchkine. Et vous étiez tellement imbibés que vous ne teniez plus debout. Tu as une chance immense, Ossip! Vingt fois tu as été au bord du limogeage mais vingt fois tu as été repêché, parce que même tes pires ennemis du conseil d’administration te reconnaissent un don unique pour soigner les bêtes. Tu pourrais passer la nuit dans la gueule d’un lion sans une égratignure. Tu es une espèce d’imbécile miraculeux aux pieds de qui s’agenouillent les panthères. Mais cette fois, la patience du conseil est à bout. On demande ta tête. J’ai sauvé ta peau après un débat féroce:

nous te laissons une dernière chance. Au moindre écart, tu seras libre de convoler toute la journée avec tes bouteilles, mais... hors du zoo!

– Chef, vous ne comprenez donc pas! Je hais la vodka. Elle le sait d'ailleurs : elle se sert de ma haine. Elle l'aiguise dès le premier verre et me susurre ensuite qu'elle est l'unique moyen de l'éteindre. Elle agit en deux coups, comme à la guerre : d'abord l'artillerie prépare le terrain, épuise les défenses, puis les flots s'engouffrent comme une colonne de fantassins qu'on n'arrête plus, qui déferle sur un pays et vous emporte tout : la tête, la raison, la vie. Malheureusement, j'aime ce champ de bataille. Je m'y sens bien, j'y trouve des idées neuves. Sobre, je suis ivre d'ennui.

– Eh bien, tâche de te dénicher des occupations! Et loin du goulot. Souviens-toi : un bouchon claque, et c'est toi qui sautes!

Le directeur rangea le dossier et congédia le gardien.

Ossip, tristement, reprit le chemin des cages et vaqua à ses œuvres : il distribua les rations aux oryx, nettoya la litière de l'okapi, restaura la balançoire des entelles, changea l'eau du gavial, soigna la plaie d'une once, lava le bassin du mamba et jeta aux fauves les quelques tristes abats qu'autorisaient les budgets misérables du zoo.

Le soir, alors que les animaux reposaient au fond des cages et que seul le manège des chauves-souris de Madagascar brisait la paix de la nuit, Ossip veillait dans son cabanon construit entre la cage aux primates et le bâtiment des invertébrés. Devant lui, une bouteille de vodka attendait qu'il lui déclare la guerre. Ossip résista pendant des heures puis, au terme d'un affrontement intérieur dévastateur, plein de larmes et de pensées obscures, il ouvrit la bouteille comme on arme un revolver. Pas de bouchon à vis : un simple opercule de métal qu'on fait sauter du pouce et qui signifie qu'on ne rebouche pas, qu'il faut aller jusqu'au bout de son geste, qu'on doit

tout boire, et qu'après avoir fait goûter le parfum de l'air libre à une bouteille il faut la mettre à mort.

Quelques gorgées. Quelques mouvements du coude. Quelques spasmes. La langue en feu. Le gosier en copeau. Le poison répandu. Les veines infectées. La tête emportée et la pensée fondue. La bouteille était vidée et la honte bue, et Ossip, sous la lune, divaguait entre les cages, cherchant dans les yeux fermés des orangs endormis une consolation, un regard amical.

Ossip remue son remords et sa haine de lui-même et le souvenir des menaces du directeur. Sa pensée est une bouillie confuse, noyée dans les blancheurs javéliques de la vodka.

Mais soudain... On a bougé sous la lune! Ossip a vu distinctement une silhouette humaine traverser une allée à cent mètres de lui.

– Par saint Nicolas! Un fantôme, sorti de ma tête ou de ma bouteille! Dieu du ciel, à mon secours!

Parfois l'angoisse des ivrognes leur donne un courage insoupçonné. Ossip suit l'apparition. L'ombre contourne une volière, longe l'enclos des yacks, laisse à sa droite les antilopes et s'arrête devant la herse de pics qui barre l'accès de la fosse aux ours. L'ombre n'est pas une ombre. L'ombre s'appelle Nikolaï Lobatchevsky. C'est le fils du directeur du zoo que son père a chassé après qu'il lui eut annoncé qu'il vouerait sa vie au rock et qu'il partait, sur les routes, rejoindre le groupe Apokalypse. Nikolaï a erré longtemps dans les faubourgs postsoviétiques ravagés de désolation. En deux ans il n'a donné qu'un seul concert: dans un garage abandonné de la zone industrielle de Tallinn, en Estonie. Affamé, il est revenu à Kiev, caché dans un train de marchandises. Il est arrivé aujourd'hui. Il a retrouvé la ville de son enfance, poussé par cette croyance que l'existence sera toujours plus facile là où elle a commencé. Il n'a pas osé frapper à la porte parentale. On oublie à quel point la parabole de l'enfant prodigue est

odieusement humiliante aux oreilles de l'enfant qui revient. Il a divagué dans la capitale. Il a demandé la charité. Mais à Kiev, il n'y a pas de quoi garnir la main tendue d'un mendiant. Fou de faim, il a volé un couteau au marché et, la nuit venue, il est entré dans le zoo, son jardin d'enfance qu'il connaît mieux que tout. Il s'est dirigé vers la fosse aux ours. Il s'est dit que rien ne serait plus délicieux qu'un steak d'ourson. Il pourrait même vendre la viande au marché noir. Il suffit de faire vite et en silence. Il connaît les ours : petit, il jouait avec eux. Il n'a même pas pensé à s'attaquer aux gazelles ou aux ânes.

Il escalade la barrière. Il enjambe les pics d'acier. Il se pend à la grille. Il saute dans la fosse. La lune décoche un éclat sur la lame du couteau qu'il tient entre ses dents. Ossip a tout vu. Il regarde la silhouette qui progresse à présent sur le sable, cherchant la tanière.

– Arrière ! Démons de ma tête ! dit Ossip. Visions maudites ! Rideau ! Je ne veux plus de guerres sous mon crâne. C'en est fini du règne des hallucinations. *Davai!* Au lit ! Au cabanon !

Ossip ne se retourne même pas quand le hurlement de douleur de Nikolaï Lobatchevsky, fendu en deux par une patte d'ours, déchire sa gorge en même temps que la nuit.

– Au diable les monstres ! Enfants de vodka frelatée !

Le lendemain à sept heures du matin, la Milice arrête Ossip qui sera jugé le soir et condamné à dix années de réclusion pour non-assistance à personne en danger.



VOLODIA,  
PRINCE DES ENFANTS

- À bas les politicards!
- Les véreux, les enrichis, les chiennes : aux fers!
- Le maire ! Le maire aux fers !
- À la cale !
- Au clou !
- En terre !
- Au poteau !
- Rendez-nous nos enfants, on vous laisse le maire !
- Aux armes ! Aux pioches ! Trois fois merde !

Les manifestants scandaient leurs slogans, s'échauffant de leur propre colère dans le jour hivernal. Ils descendaient la *prospekt* Lénine qui menait à la mairie, emmitouflés dans des superpositions de hardes. Une marée de loqueteux. Le ciel était bleu cristal, plafond d'un palais de glace.

Le thermomètre marquait – 10 °C. On craignait que l'été n'arrivât trop vite. L'inexorable débâcle de la terre. L'incontinence des surfaces. La colique des substrats. La boue alors lâcherait ses flots et envahirait tout : les routes, les perrons, les cours, les prairies. La Sibérie serait engloutie. Même le ciel dans le bourdonnement des chaleurs nouvelles prendrait une teinte de glèbe pâle. Et la boue s'invitant à recouvrir le pays régnerait jusqu'aux nouveaux assauts des gelures d'octobre. L'hiver, lui, au moins, malgré ses griffes, offrait au pas du marcheur la netteté d'un sol lisse et dur. Et – 10 °C, c'était la

température idéale : pas encore de fondrières sous les pieds, mais pas non plus de froidures douloureuses : nul besoin de sortir la garde-robe de combat, les chapkas et les bottes, les paletots fourrés qui donnent aux Russes de Sibérie des allures de cosmonautes divaguant dans les blizzards.

Tout aurait été pour le mieux si le jeune Pavel, huit ans et demi, n'avait pas été trouvé mort vers midi, le visage en lambeaux, le corps dépecé et les entrailles vidées. C'était le sixième cadavre d'enfant qu'on mettait en terre depuis quinze jours dans le village sibérien de Komsomolsk Na Kamtchatka. Il y avait eu d'abord Ivan, puis Sergueï, Leonid, et puis les petites jumelles que rien ne séparait jamais, Natascha et Ludmila. Aucun d'entre eux n'avait dix ans. Tous étaient morts dans les mêmes conditions. Depuis des jours les datchas retentissaient des sanglots de femmes. Plus un sourire sur les visages. Seulement des larmes pour pleurer le sang coulé.

Le plus incroyable était qu'on connaissait l'assassin. Ou plutôt les assassins. Car les ours avaient toujours agi en bande.

L'ours du Kamtchatka est un ogre. Le cauchemar des coureurs de taïgas. Il domine la famille des ursidés. Il surplombe le grizzli, il écrase l'ours brun, il plane d'une tête au-dessus de l'ours à collier, il hante les horizons de Sibérie, n'ayant trouvé à la mesure de sa puissance que la désolation de ces terres oubliées. Parfois, quand la faim le torture, il oublie que l'homme est le danger suprême et, s'enhardissant, il pénètre dans les villages, saccage les plantations, fouille les décharges et de temps à autre croise un enfant...

– Que font-ils, Sacha? demanda le maire.

Il était assis, fébrile, le dos à la fenêtre, attablé devant une bouteille de vodka promise à une fin rapide. Derrière le rideau, d'un œil discret jeté par le carreau, le conseiller-secrétaire scrutait les événements.

– Ils arrivent à grands pas. Droit vers nous. Hé! À croire qu'ils connaissent le chemin!

– Il y a des meneurs?

– Non. Je ne reconnais aucun de ceux qui dirigeaient les manœuvres lors de la destruction de la fabrique. Ils étaient bien remontés, faut dire que cinq mois de retard dans le versement des...

– Bon Dieu, Sacha, je ne vous demande pas une chronique. Je veux savoir ce que je dois faire.

– Écoutez, maire. Il y a des femmes. Beaucoup de femmes. Ce sont elles qui marchent en tête. Elles ont même des pioches et des outils. Elles sont remontées comme des mineurs du Donbass. Elles sautent de colère. De vraies piles. Il faut les éteindre. De l'eau! De l'eau! Il faut que vous leur parliez. Les femmes, ça a besoin d'entendre des tas de paroles. Dites-leur que vous êtes consterné pour le petit Ivan...

– Ah! merci! Le Gouvernement fait bien de vous payer! J'aurais jamais pu trouver ça tout seul!

– Dites-leur que vous pensiez que les chiens postés aux entrées du village suffiraient à écarter les ours, mais que vous vous êtes trompé, que vous le reconnaissez et que vous leur proposez une autre solution. Radicale.

– Laquelle? rugit le maire. Laquelle?

Le jeune secrétaire exposa son idée au maire qui n'en finissait pas de vider la bouteille de Standard. Par intermittence, les cris de la foule ramassée sur le parvis du bâtiment couvraient ce conciliabule de la dernière chance. Le maire siffla une bonne lampée et alla ouvrir les battants de la grande fenêtre.

– Assassin!

– Bourreau d'enfants!

– Monstre pourri!

– Capitaliste!

Quelques projectiles fusèrent. Un fer à cheval, une truelle,

un gros oignon avec sa motte de terre. Le maire referma la fenêtre et grommela entre ses dents :

– Les rustauds, ils vont voir si j’ai peur d’eux !

Sous le regard effaré du secrétaire qui l’exhortait à la prudence et à la diplomatie, il attrapa sa bouteille et descendit l’escalier. Il poussa la grande porte de la mairie et parut sur le perron, le torse offert aux violences.

Les Sibériens ne s’attendaient pas à le voir surgir seul, son courage pour unique bouclier, et l’effet de surprise pour toute stratégie. On ravala les injures. Le froid accueillit le silence.

Le maire s’avança jusqu’à la première marche.

– Camarades, citoyens ! Je partage votre douleur. Ivan était comme mon fils. Nous vivons des temps tragiques. Y a-t-il pire mort que venue de la dent du fauve ? Mais attention ! C’en est fini de la menace ! À partir d’aujourd’hui, le danger disparaît. J’ai la solution...

– Maire ! Il aura fallu six enfants pour que tu la trouves ! Cela fait cher l’hésitation !

– Mais, rétorqua le maire, est-ce que je n’ai pas fait placer une garde de chiens autour du village dès la première attaque ?

– Bourgeois ! Citadin ! Moscovite !

– Ne sais-tu pas qu’enchaîner un chien c’est le condamner ? Pauvres *sabakis*<sup>1</sup> ! Tu as dressé la table de l’ours. C’est comme si tu avais attaché des poulets enduits de miel.

– Laissez-moi vous expliquer ce à quoi j’ai réfléchi. Je tiens la parade.

– Pas trop tôt ! maugréa un vieux kolkhozien.

– Cela ne me rendra pas Ivan ! hurla une femme.

– Propose toujours, maire !

Il jeta un coup d’œil vers la porte d’entrée, derrière laquelle il savait son adjoint caché.

1. Chiens, en russe.

– J’ai eu l’idée il y a quelques heures et je l’ai longuement pesée avec mon premier secrétaire, Sacha Vassilievitch.

«Salaud de menteur!» pensa Sacha.

– J’ai consulté un spécialiste de l’université de Petro-pavlovsk au téléphone, continuait le maire. Il m’a expliqué les mœurs de la bête. L’ours prend tous les risques quand il a faim. Sa raison lui commande de croiser au large des villages. Mais l’instinct est plus fort qui le pousse vers les fumets de cuisine et l’odeur des déchets...

Une motte de terre lui rase le visage.

– Foutu maire! On n’est pas là pour un cours de zoologie.

– Ce que je veux vous faire comprendre, c’est que, l’hiver ayant été très rigoureux, il faut redouter d’autres attaques. Les ours se sont réveillés il y a un mois pendant le redoux, mais depuis quelques jours le thermomètre descend et...

– Voilà qu’il recommence sa conférence!

– Il nous fait le professeur!

– On n’est pas à Pétersbourg!

– Animal!

– Laissez-moi parler, nom de Dieu! Je vous explique que des incursions d’ours sont à craindre. Il faut donc que vous sortiez armés de chez vous. Aucun pas sans fusil hors de vos murs. Vous en avez assez l’habitude quand aucun danger ne menace! Demandez à Tatiana!

On entendit un soupir. Tatiana était la jeune veuve d’un tractoriste abattu par un habitant du village un soir de souïlerie sous prétexte qu’il refusait de raccompagner l’ivrogne à bord de sa moissonneuse.

– Eh, maire! voilà que tu remues les fanges et les tristesses!

– Laisse Evgueni en paix sous la terre!

– Impie!

Pluie de mottes, grêle de boulons et de vieilles godasses.

Le maire se protégea la tête des mains. Puis quand la tempête fut passée:

– Écoutez-moi ! Vous allez assurer votre propre sécurité. Vous remiserez toute nourriture stockée dehors. Vous brûlerez tous vos déchets, vous guetterez les bruits suspects, vous ne vous aventurerez pas dehors la nuit, vous ne vous endormirez pas dans la neige assommés de vodka. Quant aux enfants, je leur commets un agent de sécurité. Un milicien ! Un *spetznat* ! Vous entendez ! Une garde rapprochée qui les escortera à chaque pas jusqu'à l'école et les raccompagnera chez eux, un par un, sous la protection d'un fusil ! C'était ça, ma surprise ! Un ange gardien ! Que peut-on imaginer de mieux ?

– Qui va payer ? jeta une voix.

– L'Oblast et l'Armée. J'en ai déjà référé au *palkovnik*<sup>1</sup> chargé de la sécurité de la région.

« Quel culot... » murmura le secrétaire retranché dans l'encoignure.

– L'Administration est d'accord pour financer cette expérience, reprit le maire. Nous serons un laboratoire. La Sibérie aura les yeux sur nous.

Il s'enivrait de ses propres mensonges, il semait les promesses :

– Un soldat sera spécialement détaché. Il deviendra l'ombre des petits écoliers. Il veillera sur eux du matin au soir. Il ne les quittera jamais d'un pas. Il tirera sans sommation sur le premier ours en vue. Fini les drames ! C'est le retour de la vie dans les rues ! Le village aux enfants !

Les Russes applaudirent, très satisfaits. La foule était retournée. Le maire avait sauvé sa tête. Une fois de plus, il se sortait des périls grâce à une acrobatie de dernière minute. Il était un rescapé permanent du siège éjectable. Chaque victoire remportée sur le fil avait fini par lui procurer l'illusion d'être inamovible.

– Eh, maire ! quand est-ce qu'il débarque ici, le protecteur ?

1. Colonel, en russe.

– À la première heure, cria le maire qui n’en avait pas la moindre idée. Dès demain !

Il regagna la mairie sans attendre d’autres questions.

– Je m’en suis tiré, Sacha, dit-il triomphant.

– Dites plutôt que c’est moi qui vous en ai tiré !

Le maire le toisa.

– Sache, petit chéri, qu’une idée n’appartient pas à celui qui l’invente mais à celui qui la publie. Et moi, je suis allé la brandir face à des avinés hurlant pendant que tu camouflais ta faiblesse derrière cette porte.

– Et maintenant ? persifla le jeune secrétaire. Maintenant que, comme à l’habitude, sont semées les promesses et brossé le tableau des lendemains, maintenant que sont apaisées les houles, comment allez-vous le recruter, votre garde du corps ?

– L’Afghanistan, Sacha ! L’Afghanistan !

Sacha soupira. À chaque fois que se dressait une embûche sur la route du maire, il convoquait à la rescousse l’un de ses anciens compagnons d’armes de la vieille guerre. Le réseau des soldats de l’Hindu Kuch était un inépuisable vivier. Il suffisait d’appeler à l’aide pour que, du fin fond de la Russie, surgisse un camarade qui, sans demander d’explication, avec la fidélité pour seule autorité, se mette à disposition, prêt à tout.

– J’ai mon idée, pensa tout haut le maire. Je sais l’homme qu’il nous faut.

Volodia arriva au village le lendemain soir. Il avait répondu à l’appel du maire comme on claque des talons. Tel le chien qui jaillit de la niche muscles tendus, œil aux aguets, crocs offerts alors que, quelques secondes auparavant, on l’aurait cru plongé dans l’apathie d’un demi-sommeil, il avait quitté la ville où il touchait une pension d’ancien combattant qui lui laissait juste de quoi arroser de vodka les choux qu’il volait, à l’aube, dans les champs des voisins. Il avait voyagé comme on part en campagne : tous ses vêtements sur lui, un paquetage

insignifiant mais, en bandoulière, une lourde caisse de bois recouverte de cuir. Sa seule richesse. Un fusil à lunette dragounov. Une arme de sniper. Pour tuer de loin, avec l'avantage de ne pas avoir à croiser le regard qu'on va éteindre. Le dragounov lui avait servi à semer la terreur chez les rebelles afghans en fauchant ses cibles à un ou deux kilomètres de distance sans jamais laisser supposer d'où pouvaient venir les coups : invisible et implacable.

Il avait été le meilleur tireur de son temps. Il avait fait la guerre à distance, sans livrer bataille. Il avait donné la mort sans y toucher jamais. Il n'avait vu de l'ennemi que des silhouettes dans son œilleton gradué. Il n'avait jamais éprouvé la moindre rage. Il n'avait pas ressenti la haine. Il avait simplement servi l'Union avec un souci de technicien, réglant sa visée, ajustant son tir, tenant ses apnées, pressant la détente. Il avait fait la guerre en artisan soucieux du bel ouvrage.

Blessé quelques jours avant le retrait des troupes soviétiques, il n'avait jamais pu retravailler après sa démobilisation. Il avait laissé les années s'écouler entre les rives de ses souvenirs. Et voilà que soudain le maire de Komsomolsk Na Kamtchatka, son ami, lui proposait une nouvelle mission, une deuxième guerre, une chasse à l'ours, une autre vie.

– Ah, Volodia ! cher Volodia. Tu aimes la chasse à l'ours, n'est-ce pas que tu l'aimes ? demanda le maire en l'accueillant à grandes accolades à la station d'autobus.

– La chasse, Igor ? Comment ne l'aimerais-je pas ? Mais ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les enfants. Je vais être très heureux de les protéger.

Volodia ne mentait pas. Esprit simple, cœur limpide, âme fraîche, il avait gardé une innocence brutale malgré les années meurtrières. Il pouvait tour à tour éprouver les plus poignantes angoisses pour d'infimes incidents et traverser les pires tragédies avec une indifférence de bienheureux. Quelle femme aurait voulu épouser un tel enfant, et de surcroît lui en don-



ner? Il était resté solitaire, avec son fusil, ne s'entendant bien qu'avec ses semblables de cœur.

On mit sous le commandement et sous la responsabilité de Volodia le petit peuple écolier de Komsomolsk Na Kamtchatka. Spectacle inoubliable. Par les rues du village que les marées de boue commençaient à gagner, on voyait un essaim de mômes gravitant à grand bruit autour d'un colosse en armes qui, ivre de leurs cris, nourri de leur gaieté, illuminé par le tourbillon, s'emmêlait les jambes, perdait un peu la tête et sentait monter en lui une vigueur nouvelle.

Les enfants l'adulaient. Volodia était le chaînon manquant entre les limbes de l'enfance et les grisailles de l'âge adulte. Il comblait le fossé. Il était l'un des leurs dans le corps des autres. Il était la passerelle qui reliait les deux rives et, en sa présence, ils avaient l'impression de danser sur le pont. Volodia exultait. Il avait parfaitement endossé l'habit de gardien officiel de la population enfantine du village. Il cornaquait une meute d'angelots diaboliques, régnait sur une cour chérubine. Il se sentait lui-même l'aîné des enfants d'une famille d'orphelins. Il rompit avec l'extérieur, s'enferma dans son rêve, s'enfuit dans l'illusion. Il régressa dans une seconde enfance, ne parla plus aux adultes. Comme le maire avait prévenu ses administrés qu'il était un peu original, on ne s'en étonna pas. On le laissa baigner dans sa douce folie.

Il ne quittait pas les enfants. De temps en temps, il abattait un ours trop intrépide. Chacun de ses petits protégés porta bientôt, vissée sur le crâne, l'une des chapkas en fourrure qu'il confectionnait le soir, seul dans l'appartement de fonction que lui avait alloué le maire.

– Volodia! Volodia! La chanson du petit bouleau!

– Volodia! Tu ne cours pas plus vite que l'escargot! Tu ne m'attraperas jamais.

– Volodia! Volodia! Encore un beignet.

– Volodia, dans tes bras!

– Volodia, et moi? et moi?

– Volodia! Volodia!...

Volodia ne faiblissait jamais. Il honorait chaque caprice sans faillir. Rien ne lui importait que la gaieté de sa troupe. Il n'aurait pas supporté une ombre sur le visage de l'un des petits. Il riait avec eux comme une grosse bête angélique. Quand il les escortait, on aurait cru une nuée de poussins jouant dans les jambes d'un cheval de labour. Bientôt, les enfants le sollicitèrent pour les travaux d'école. Mais Volodia n'était pas très adroit pour résoudre les exercices. Il dut beaucoup s'appliquer pour compter, calculer, conjuguer, décliner. Pour achever à temps les devoirs confiés, il ne dormit plus. Il travaillait jusqu'à l'aube afin de satisfaire chaque commande. Et il continuait pendant la journée : une fois les écoliers rentrés dans l'école, il partait attendre la fin des cours sur le talus de terre qui bordait la grand-rue et, le fusil en bandoulière, il sortait de sa vareuse en laine un paquet de copies sur lesquelles il se penchait. Ses doigts de plantigrade habitués à tenir le manche des couteaux tapotaient souvent le papier.

Les maîtres furent enchantés des progrès de leurs élèves. Non que Volodia fût très doué, mais il s'acharnait avec tant de vigueur et d'amour que, désormais, chaque devoir était remis sans retard ni oublié.

Puis les enfants entraînèrent Volodia dans leurs jeux du dimanche. Il dut les emmener courir la taïga. Il leur montra comment reconnaître la mûre sauvage et la camarine noire. Il ravissait des airelles aux buissons pour les offrir aux petites mains pressées qui picoraient dans ses larges paumes. Il apprit aux plus grands à piéger les lièvres au collet. Il tressa des couronnes de saule pour les chevelures de ses protégés. Il tailla des patins dans un os d'ours pour glisser sur les dernières plaques de glace. Puis, quand les chaleurs eurent rendu leur liberté aux eaux, il charria les enfants sur son dos

au cours de longues nages. Il s'essouffla dans les rondes, fit le loup dans les taillis, se brisa l'échine à porter sa troupe quand il fallut jouer au cheval.

Volodia veillait. Volodia travaillait. Volodia jouait. Volodia protégeait, consolait, soutenait. Il était le recours à tous les chagrins, le témoin de toutes les joies, le baume de tous les coups et le réceptacle de tous les secrets. Pourtant, Volodia n'était ni un père, ni un frère, ni un ami car, dans l'esprit des enfants, il était l'un des leurs. Il était devenu le roi des enfants de Komsomolsk Na Kamtchatka.

Les parents s'accommodèrent avec bonheur de la popularité du soldat. La marmaille désertait les foyers, rendant à leur tranquillité les cours des fermes et les chambres des isbas. Volodia leur inspirait confiance. Ces yeux ronds d'ange attardé... Cette spatule de nez plusieurs fois cassé et qui restait pourtant franc... Cette bouche tranchée d'un coup de ciseaux au-dessus d'un menton carré. Quel mal aurait-il pu arriver à une progéniture placée sous la protection d'un tel portrait d'honnêteté ?

Chacun trouvait son compte dans les bons services de ce gardien. Le maire, en premier lieu, qui décora Volodia de la médaille de la Ville quand il eut descendu, à bout portant, un ours de cinq cents kilos qui chargeait la petite Vera restée en arrière du groupe. On fut également content que Volodia gardât les enfants le jour où le village entier se rendit aux obsèques du gardien du parc Gogol qu'on avait retrouvé assassiné dans son cabanon. On fut soulagé de le voir consoler si affectueusement les six filles du professeur de géographie qui s'était tué en tombant de son grenier. On fut ravi de pouvoir lui confier la garde de l'école quand tous les professeurs furent convoqués par la police qui enquêtait sur la disparition du proviseur du collège.

Les enquêteurs avaient fini par se pencher de près sur ce coin perdu de Sibérie saigné presque chaque semaine par un

nouveau crime. En quelques mois, on perdit encore le pope, l'épicier et deux kolkhoziens.

– Volodia! Volodia, tu me l'as promis!

– Jamais, Sergueï! Jamais je n'aurais pu te le promettre!

– Mais tu le feras, dis? N'est-ce pas, Volodia?

– Sergueï, c'est impossible! C'est mon ami! Je ne peux pas! Je dois te dire non... Je suis très peiné de refuser mais je ne peux pas. Tu ne dois pas me le demander...

– Tu n'as jamais rien refusé aux autres et à moi tu dis non. Je vais pleurer et te détester.

Volodia secoua la tête.

– Sergueï, mon petit, je t'en prie, je t'en prie...

– Mais il m'a frappé quand j'ai franchi à cheval son lopin devant sa datcha. Il m'a giflé! Il est méchant. Je n'ai pas abîmé sa clôture.

Les enfants écoutaient la conversation, silencieux et graves. Katarina prit la parole.

– Et moi, Volodia! Un jour, il m'a fait renvoyer de l'école pendant deux jours en m'accusant d'avoir cassé le carreau du grand magasin. Mon père m'a battue à cause de lui. Sergueï a raison: c'est un horrible renard.

Oxanna se mordait la lèvre depuis quelques minutes.

– Volodia, Volodia! Moi, si je ne lui dis pas «merci, petit papa», «bonjour, petit papa», il me donne des tapes et me prive de choses et d'autres, je ne l'aime pas!

– Tu dois le tuer, Volodia! cria Sergueï.

– Tu dois! tu le dois! reprirent les autres.

– Tu as tué le gardien de parc qui nous interdisait la pelouse!

– Et l'épicier qui avait des yeux derrière la tête...

– Et mon cochon de père! Tu as bien fait, Volodia, de le balancer du haut de son toit.

– Et le nôtre, qui, sans cesse, frappait maman !

– Et le proviseur ! Le proviseur qui ne voulait jamais nous laisser prendre l'air. Il est pour toujours caché sous le fumier !

– Tu l'as bien eu celui-là, Volodia !

– Et le pope qui nous faisait si peur !

C'était un concert de pépiements. Chaque enfant cherchait à couvrir la voix des autres. Volodia en était étourdi.

– Tu vois bien, Volodia ! Tu dois le tuer ! Tu ne nous as encore jamais rien refusé ! Tu dois tuer le maire !

– Mes petits... mes tout-petits, pleura Volodia.

De ses grosses mains qui auraient fait ployer un étalon de trait, Volodia rassemblait à lui les têtes de ses oiseaux. Ils lui demandaient l'impossible. Ils exigeaient trop. Supprimer son ami. Tuer l'ancien camarade. Celui-là même qui – en l'invitant à veiller sur les enfants – lui avait ouvert les portes d'un paradis.

Aussi naturellement qu'il pensait les plaies des genoux ou dénichait des nids dans les églantiers, Volodia s'était mis à tuer pour faire plaisir à ses petits commanditaires. Meurtres en série dont le seul mobile était de plaire aux enfants, de répondre à leurs caprices, de voir s'épanouir un sourire sur une face ronde. Une fillette rapportait que son père la menaçait de pain sec ? Un garçon racontait que son maître l'avait tancé ? Un bonbon avait été refusé ? Une raclée distribuée comme punition ? C'était à chaque fois un acte de mort qui était signé. Périssait dans la journée celui qui avait osé faire couler une larme sur la joue de l'un des enfants. Les petits désignaient du doigt la personne à abattre. Et le verdict tombait, toujours implacable :

– Volodia ! Volodia ! Le tueras-tu pour moi ?

Et Volodia tuait. Sans contester. Avec le naturel d'une nurse affectueuse qui répare une injustice. Plein d'amour, il égorgeait, assommait, étranglait. Dix années de guerre passées à vivre traqué lui avaient appris à ne pas laisser de traces.

Mais le maire...

Son vieil ami... le frère d'armes des luttes afghanes... un second... un complice, un double!

Il essaya de raisonner ses petits juges. Mais on ne compose pas avec la peine d'un enfant.

Dimitri l'accusa de les abandonner.

Marinika gémit qu'il ne les aimait plus.

Larissa lui tira la langue.

Svetlana, les yeux dans les yeux qu'elle avait en fente lui décocha la plus empoisonnée des flèches en soupirant que, hélas, le temps du Royaume était révolu et que Volodia avait fini par rejoindre le monde de la raison et l'âge adulte.

Sergueï, son préféré, ne voulut même pas lui parler.

Volodia se sentit vaciller. Les enfants étaient au bord de le destituer. Comme les rois trop faibles qui aiment leurs sujets plus que leur charge, il céda.

D'une voix blanche :

– Je le tuerai. Je le tuerai... D'accord... N'en parlons plus.

Les enfants se précipitèrent dans ses bras, le fêtèrent et, de leurs petits poings fermés, essuyèrent les larmes qui baignaient son visage.

À l'aube, un coup de fusil partit. Une balle fusa longtemps dans l'air sec. Elle fila vers la fenêtre d'une belle datcha dont la cheminée fumait à la lisière du village. Elle fora deux petits trous dans le double carreau. Elle passa le salon et, sans dévier sa course, rentra dans la salle à manger pour se loger dans la nuque du maire de Komsomolsk Na Kamtchatka, qui, ce matin-là comme tous les autres, préparait le thé noir dans le samovar. Il tomba sans un cri en travers de la table, brisant de sa masse un service entier de porcelaine.

Volodia avait tiré de très loin. Pensant que la distance adoucissait sa honte, il avait réglé son fusil au maximum de sa capacité et avait décoché le coup depuis un champ, à près d'un kilomètre et demi de la maison du maire.

Seulement, la balle l'identifiait. Ce meurtre-là, contre nature et contre son gré, il avait voulu le signer pour ne pas échapper à la punition. Le soir la Milice l'arrêta. Un interrogatoire mené à bride abattue sur son dos lacéré lui fit avouer très vite les autres meurtres. Il ne raconta pas pour qui ni pourquoi il avait agi. Sans dire un mot des enfants, il inventa de vagues mobiles. On conclut au sadisme et une cour hâtivement constituée jugea bon de le faire fusiller sans tarder. Il fut conduit au poteau dans le bourg de Luchegorsk à cinquante kilomètres du village.

Les parents, n'ayant plus Volodia pour garder leurs enfants, les emmenèrent assister à l'exécution. On parqua l'assemblée dans le fond de la cour de la caserne.

Les parents. Les enfants. Le peloton. Volodia contre un poteau, qui se décrochait le cou pour tenter d'apercevoir un petit visage chéri. Il ne put croiser aucun regard : les enfants se cachaient dans les jupons. Avant que claquent les culasses, il entendit seulement :

– Regarde bien, Sergueï, voilà comment finissent les méchantes personnes !

Le lendemain, à Komsomolsk, un ours attaqua un enfant au détour d'une ruelle et emporta dans sa gueule la petite dépouille pour la dévorer tranquillement, comme le font toujours les bêtes sauvages.

## TROIS MÈTRES SUR HUIT

Ce matin, j'ai eu un peu froid aux os.

Un froid qui fait mal et provoque de petits frissons douloureux. Je pensais, moi, qu'au contraire il anesthésiait les sens...

Pour me réchauffer, j'ai regardé le ciel.

J'ai assisté au déploiement de l'aube. Une aube de huit mètres de long sur trois mètres de large.

Oh, pas une grande aube, mais belle!

Consolante.

Un signe d'amitié du ciel.

Domage que mon champ de vue soit si restreint. S'il avait été plus large, j'aurais pu tout voir du spectacle : les traînées, les mèches de nuages, les moutonnements... Mais là! Tout était entre parenthèses. Trois mètres sur huit pour voir le monde! C'est pas une affaire.

Quel jour sommes-nous? J'ai froid.

Mais le jour!

Mardi?

Ce que je peux contempler, avec l'aube, c'est l'extrême pointe d'une aiguille rocheuse. Un piquant rouge : l'antécime sud du mont Chkara.

Il y a un énorme bloc posé sur le sommet, en équilibre, légèrement surplombant, attendant encore le mouvement de quelques siècles pour basculer. Toute la montagne joue



à cette partie d'équilibre et de chute. Je me souviens que, avant de partir, j'ai vu cette publicité : « *Vue imprenable sur les cimes dressées vers le ciel.* »

Dressées vers le ciel ?

Foutaises !

Les sommets s'écroulent. La montagne est une vieille femme en décomposition. Elle regarde le chemin parcouru. Elle aspire au repos. Elle veut retrouver la vallée et les fondations quittées depuis si longtemps. Il n'y a que les poètes et les fous pour croire que dans l'élan de ses lignes il y a l'attraction des cieux ! Kawabata, imposteur !

Sous le sommet de l'aiguille, il y a un trou.

C'est une pointe percée.

Faut-il que la paroi soit fine pour que les forces aient réussi à creuser à cet endroit ! Maintenant qu'il fait grand jour, je vois bien la trouée. Et le ciel qui se montre, derrière. Parfois je contemple pendant des heures cette curiosité. L'aiguille percée.

Quel tricot prépare-t-elle, cette aiguille ? Mon linceul, qui sait ? Quel fil viendra se loger dans ce chas perché ? Un écheveau de nuages quand viendront les tempêtes ? Le sillage des oies sauvages, quand elles remonteront vers la Sibérie. Non ! Non ! Pas d'insanités ! Les oies sauvages ne passent pas par le chas des aiguilles de pierre. Il ne faut pas que je commence à raconter n'importe quoi. Sinon je vais m'endormir doucement, en divaguant.

Mon Dieu, ce froid qui me tue lentement !

Le ciel change.

Je le vois pâlir, et ma flèche de roc rouge devient noire.

Un ciel de trois mètres sur huit.

Ces nuages qui arrivent, ne s'agirait-il que d'un voile provisoire ? Peut-être que le temps ne se dégrade pas sur l'ensemble du massif. Mais dans mon horizon à moi, c'est sûr, il vire malade.

Mes trois mètres sur huit, c'est une parcelle de monde. Une petite ouverture sur le cosmos. La seule que mon regard puisse emprunter depuis des jours et des jours. Depuis... depuis... mais quel jour sommes-nous ? Quel jour suis-je ?

Finalement, je suis plus attentif à l'univers que tous ces voyageurs qui sillonnent les latitudes. Moi, je connais chaque centimètre de la parcelle qui m'est impartie. Eux perçoivent à travers leurs yeux affolés le flou défilé des immensités. Que leur reste-t-il ? Le souvenir d'un fusement de paysage, une vapeur d'impression diluée dans l'excès des visions ?

Le ciel est mort à présent, uniformément blanc. Je n'aime pas ça. La pâleur, c'est signe que le froid revient. Et le froid, c'est la mort. Je n'aurai même pas ma caresse de soleil aujourd'hui.

Normalement il vient à moi pendant trois quarts d'heure, vers midi.

C'est ma joie.

Ma sucrerie.

N'est-il pas sucré, le rayon qui vient lécher mon oreiller de glace ? D'abord il y a l'ouverture qui s'illumine comme une lèvre de cristal. Puis la lumière se répand. Elle envahit tout et m'enveloppe progressivement. J'ai la sensation de prendre un bain de miel. La température ne baisse pas mais la couleur de feu me réchauffe.

Quel jour sommes-nous donc ?

Il me semble qu'une nouvelle nuit vient de se passer.

Aurais-je dormi ?

Je ne sens plus mes jambes. Elles me sont devenues inutiles, étrangères. Elles sont raides. Deux béquilles. Ont-elles jamais été autre chose que deux béquilles ? Au moins, avant, elles me portaient.

Des oiseaux ! Une migration !

Je les ai vus passer à tire-d'aile, fuyant vers le sud. Ils ont traversé très vite ma déchirure. Je ne les ai aperçus qu'un

instant : le temps qu'ils fusent de l'un à l'autre côté de mon ciel réduit. Une migration de trois mètres sur huit ! Courte visite ! Mais j'ai été heureux. Enfin, quelques êtres animés dans mon morceau d'horizon, mon éclat d'extérieur, ma facette de vitrail.

Je suis tout blanc. C'est qu'il a neigé. La pointe percée est plâtrée. Le bleu est revenu. Il m'a semblé voir des alpinistes se dresser au sommet. Ils ont dû peiner dans les derniers mètres avec cette neige qui recouvre la paroi. Ont-ils bivouaqué, accrochés à la muraille ? Je ne peux pas m'être trompé.

Il y avait bien trois silhouettes découpées sur le gros bloc en équilibre.

Puis ils sont redescendus et ont disparu de mon champ de vision.

Peut-être sont-ils de la vallée, partis en course pour le week-end ?

On serait donc dimanche...

Mon dos est ankylosé, le froid monte en moi comme une saison. Les pieds sont déjà en hiver mais ma tête encore lucide où se réfugient chaleur et lumière est encore en été. Pas pour longtemps. Je vais bientôt devenir un bloc de chair gelée.

Seules les pensées me réchauffent. Je suis un glaçon pensant.

Un avion est passé avec son sillage de coton derrière lui. Il m'a occupé toute la journée car j'ai essayé de déterminer sa direction. Je pense qu'il volait vers l'Est. Où s'enfuyait-il ainsi ? Bakou ? Tachkent ou Saïgon ? Pays de vie tiède et grasse. Le panache est resté longtemps dans l'air immobile. À bord, combien de passagers ont-ils remarqué le grand glacier ?

Cette idée m'a fait pleurer.

J'ai versé des larmes qui ont gelé en perles de nacre au coin de mes yeux.

Car pas un seul n'a pu deviner, à dix mille mètres de distance, que je reposais là, depuis des jours et des jours, en dessous d'eux, perdu et seul, au milieu du Caucase, au fond de la crevasse qui m'a happé l'autre matin...